

même pompe de style, même énergie, même ténacité de pensée, mêmes exagérations, mêmes angoisses. En lisant Byron, on songe à George Sand; en lisant George Sand, on oublie presque Byron.

Aussi quand on pénètre dans ces labyrinthes inextricables de questions posées et non résolues, d'interrogations, de négations, de blasphèmes, de sarcasmes, d'ironies, de critique et de louange; quand on passe tour à tour de ces images d'amour riantes et gracieuses à ces tableaux de désespoir affreux et grimaçant, on croit traverser une de ces galeries mystérieuses de l'Inde, peuplée de milliers de statues, de types, de symboles extraordinaires et incompréhensibles, produits d'une imagination luxuriante, abandonnée à tous les écarts de sa puissante fécondité, et l'on marche d'étonnement en étonnement pour arriver enfin à l'autel monstrueux du panthéisme. Magnifique et désolant poème; temple immense et colossal élevé à l'orgueil humain, que Byron ouvre à notre siècle; imposant sacrifice où on immole l'intelligence, et où George Sand, la grande prêtresse du doute, tient les couteaux sacrés.

Héritière directe du génie de Byron, George Sand a, comme le poète anglais, la même inquiétude d'imagination, la même ardeur dans l'attaque, la même exaltation devant le beau, la même abondance d'images pour rendre ce qu'elle sent. Comme lui, tout ce qui l'entoure l'obsède; tout obstacle la fatigue; le lien le plus léger devient une lourde chaîne; aussi comme elle se plonge avec avidité dans l'isolement, comme elle court dans la solitude, comme elle fuit sans pouvoir échapper aux douleurs qui l'assiègent. Ainsi que Byron, elle a caché son nom dans ses œuvres; pour elle aussi, le mariage est devenu un joug insupportable, et elle l'a brisé; tous deux calomniés, tous deux souffrants des blessures sociales, ils ont pris en haine cette société qui, non contente de leur disputer la gloire, a voulu encore leur arracher le repos domestique. Pour tous deux, natures énergiques et ardentes, l'Italie a été la terre de